Ami du Clergé du 13 octobre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XV. L'existence de Dieu *(suite)*, 561.
Pour la fête de la Toussaint. — III. Le sens de cette fête, 563. — IV. Ce que sont les saints pour nous, 565.
Pour le soir de la Toussaint. — I. Nos morts ont été ce que nous sommes, nous serons un jour ce qu'ils sont, 568.
Explication du Catéchisme. — *3e Leçon :* 1er article du Symbole : Dieu, son existence, sa nature, 570.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XV

L'EXISTENCE DE DIEU *(suite)*

Mes frères,

Nous abordons aujourd'hui l'exposé des preuves de l'existence de Dieu. Il y en a, en effet, plusieurs, qui, d'ailleurs, n'ont pas toutes la même valeur. Je les rangerai en trois catégories : 1o les preuves fournies par l'étude du monde, ou preuves cosmologiques ; 2o les preuves fournies par l'étude de l'âme humaine ou preuves psychologiques et morales ; 3o une preuve tirée de la croyance universelle des peuples.

Nous examinerons dans cet entretien le premier groupe, celui des preuves tirées de l'étude du monde. Elles sont au nombre de trois et s'appuient sur trois faits faciles à constater : l'existence du monde, le mouvement qui l'anime et l'ordre qui y règne. On pourrait présenter ces preuves sous une forme philosophique et didactique, mais ce procédé risquerait de vous paraître peu attrayant ; je préfère adopter une exposition populaire qui aura l'avantage d'être comprise de tous.

I

La première preuve que j'ai à vous proposer part d'un fait facile à constater par tous, même par les esprits les plus dépourvus et les plus ignorants : c'est l'existence du monde extérieur. Il y a autour de nous un certain nombre d'êtres matériels (je laisse de côté pour le moment les êtres spirituels), dont la réunion constitue le monde : ce sont les astres de toute sorte, le soleil, la terre, la lune, les étoiles, qui portent en eux ou sur eux d'autres êtres, minéraux, végétaux, animaux. Ces différents êtres sont formés de substances diverses : la substance du beurre n'est pas la même que celle du plâtre ; celle de l'or diffère de celle du cuivre. Mais ce qui caractérise ces substances, c'est que chacune d'elles est permanente. Elle peut cependant recevoir des modifications accidentelles qui ne changent rien à la nature essentielle de l'être. Ainsi l'or peut se présenter sous forme d'un bloc massif ou d'une mince lamelle, il peut adopter les formes artistiques les plus variées : sa substance demeure toujours la même

Si j'ai cru bon d'attirer votre attention sur la différence essentielle qui existe entre la substance permanente, toujours identique à elle-même, et les modifications accidentelles qui peuvent l'affecter, c'est que les panthéistes nient l'existence de substances distinctes. Pour eux, le monde et Dieu ne forment qu'un seul tout indistinct, et ce que nous nommons substances distinctes ne serait qu'une série de modifications accidentelles de ce tout indistinct. D'autres philosophes, les empiristes, les sensualistes, les phénoménistes et les positivistes, rejettent également l'existence de substances distinctes. Celles-ci auraient été inventées par notre esprit pour la commodité du classement des phénomènes. Or l'existence des substances distinctes a une importance capitale pour la solidité de la preuve que nous examinons.

Nous affirmons, au contraire, qu'il existe bien dans la nature de véritables substances. L'expérience et la raison le prouvent. Considérons un arbre au cours de son développement : le voici d'abord tout petit, formé d'une tige garnie de trois ou quatre feuilles ; un peu plus tard, des rameaux ont poussé sur cette tige ; arrivé à l'âge adulte, il porte de nombreuses branches, des fleurs et des fruits. Malgré ces différences, tous ceux qui l'ont vu pendant sa croissance sont d'accord pour affirmer que c'est bien le même arbre, c'est-à-dire que sous les modifications accidentelles il y a une substance, la même, qui existait au premier et au deuxième stade et qui persiste au troisième. La raison, elle aussi, exige la réalité d'une substance : je ne puis plier, couper, peindre de diverses manières qu'un objet doué d'une réalité propre et permanente, une feuille de papier, par exemple. Notre façon habituelle de parler atteste aussi la croyance de tous à la réalité des substances ; ainsi lorsque je dis : « Mon livre est taché, mon cahier est déchiré, » j'affirme que des êtres distincts, livre et cahier, ont subi des modifications accidentelles, une tache et une déchirure.

L'expérience, la raison et la croyance générale nous autorisent donc à admettre l'existence de substances distinctes et très nombreuses dans le monde. Nous savons que ces substances sont composées. Il suffit d'avoir fait une étude très élémentaire de la chimie pour en être persuadé. Ainsi l'eau est un composé de deux parties d'hydrogène et d'une partie d'oxygène.

Partant de ces deux faits, voici comment nous raisonnons : l'expérience et la raison prouvent qu'aucun être n'existe qui n'ait été produit par une cause proportionnée. La loi est universelle, un seul être y échappe, c'est Dieu. Dans la nature, personne n'a jamais vu un être qui ne tire pas son existence d'un autre être. Ainsi l'arbre planté dans mon jardin provient d'un autre arbre de

même espèce, qui lui-même avait reçu l'existence d'un arbre précédent. On peut remonter ainsi par une longue suite d'intermédiaires jusqu'au premier arbre qui, lui, n'a pas d'ancêtre. Comme cet arbre primitif ne peut pas être le produit ni du hasard, autant dire du néant, ni de l'homme qui n'a jamais rien produit de rien, nous sommes bien obligés d'avoir recours à une cause intelligente et plus puissante que l'homme. C'est elle que nous nommons Dieu. Le même raisonnement s'applique lorsque nous envisageons les substances composées. Pourquoi sont-elles composées et composées ainsi? Parce qu'un être intelligent et puissant a voulu et réalisé ces diverses compositions. C'est cet être intelligent et puissant que nous nommons Dieu.

II

La deuxième preuve de l'existence de Dieu que je me propose de vous présenter aujourd'hui, est tirée du mouvement constaté dans le monde. Elle s'appuie sur le même principe que la précédente, le principe de causalité, et peut se résumer ainsi : tout être qui commence d'exister a une cause. Or nous constatons dans le monde un mouvement qui ne peut s'expliquer par les seules forces physiques. Donc il faut admettre en dehors du monde créé un principe de mouvement, qui est Dieu.

Que le mouvement existe dans le monde, il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en rendre compte. Tous les jours nous voyons le soleil se lever, monter dans le ciel, puis redescendre pour se coucher sous l'horizon. Les éclipses sont produites par le déplacement des astres. La mer est animée par le flux et le reflux, les vagues et les courants. Les animaux et les hommes sont doués de mouvement. La vie des plantes est aussi accompagnée de mouvements.

Tout mouvement suppose un moteur. Une voiture ne peut se déplacer que si elle est actionnée par un cheval, par la vapeur, par l'électricité ou par un moteur à carburation. Ces moteurs n'ont pas en eux-mêmes leur raison d'être : le cheval provient d'un autre cheval, les moteurs à vapeur, électriques ou à carburation, sont dus à l'invention de l'homme et exigent des matières premières que l'homme trouve dans la nature. Si cela est vrai des mouvements relativement faibles que l'homme produit ou fait produire à la nature, à plus forte raison quand il s'agit de mouvements puissants comme celui de la terre tournant autour de son axe et autour du soleil, comme celui des marées, qui soulève des masses d'eau considérables. On ne résout pas le problème en faisant appel aux lois de la nature, comme la loi de l'attraction universelle, car il reste à savoir qui a donné à la matière ces forces qui l'animent. Une seule réponse est vraiment satisfaisante : c'est un être infiniment intelligent et infiniment puissant, c'est Dieu.

III

Le mouvement que nous voyons partout dans le monde, depuis l'imperceptible croissance du brin d'herbe jusqu'aux majestueuses trajectoires des astres, émerveille nos regards ; mais ce qui attire surtout notre attention et notre admiration, c'est l'organisation parfaite de ce mouvement. L'année dernière, un nègre, venu à Paris à l'occasion de l'Exposition coloniale, faisait visite à un de mes confrères qui s'intéresse aux questions d'astronomie. Le prêtre lui disait que dans un an, rentré dans son pays d'Afrique, il pourrait contempler une magnifique éclipse de lune, et lui indiquait le jour, l'heure, la minute et même la seconde qui marqueraient le commencement du phénomène. Le noir s'étonnait d'une pareille précision. On lui expliqua qu'elle est due aux calculs de savants mathématiciens qui, connaissant les trajectoires et les vitesses des astres, peuvent ainsi déterminer longtemps d'avance leur rencontre. Ce qui paraissait un tour de force à ce bon nègre n'est possible que grâce à ce que l'on nommerait en horlogerie un montage d'extrême précision. Les meilleures montres arrivent à s'user et à se dérégler ; le système planétaire, depuis des milliers d'années qu'il existe, fonctionne toujours avec la même régularité.

Ce n'est là qu'un exemple entre des milliards, car l'ordre et la parfaite organisation règnent partout dans la nature. Nous admirons les merveilleuses découvertes de la science. Chacune révèle à l'homme l'existence de forces admirablement constituées et disciplinées. Le savant a découvert les ondes qui nous transmettent les concerts les plus éloignés. C'est magnifique ; mais ces ondes, qui les a créées ? qui leur a donné l'agilité ? D'ailleurs beaucoup d'appareils inventés par l'homme existent depuis l'origine chez les êtres vivants. Un savant naturaliste[1] montre, dans un livre intitulé *L'Adaptation*, le parallélisme qui apparait entre les organes de certains animaux et beaucoup d'instruments humains. Pelle, pioche, lime, scie, pince, instrument de musique, presse, ventouse, canule à injection, flotteur, harpon, ancre, grappin, rame, peigne, bouton-pression, rail et rainure de guidage, pile électrique, lanterne lumineuse, cuirasse, ressort, tout cela se rencontre dans le règne animal. Bien avant la création des uniformes kaki, gris-vert et bleu-horizon, les animaux connaissaient le camouflage. Les nuages de fumée opaque ont un précédent inventé par la seiche, avec le jet d'encre qui trompe l'assaillant sur sa direction de fuite ; les gaz lacrymogènes ou toxiques sont une copie des sécrétions toxiques ou suffocantes projetées par nombre d'animaux. Le levier, le moteur, l'appareil à carburation, l'appareil photographique se retrouvent dans les bras, les muscles, les poumons et l'œil. On n'en finirait pas de montrer dans la nature une organisation minutieuse en vue de fins déterminées.

Si la construction des appareils que je viens de signaler suppose l'intervention de la puissance et de l'intelligence humaines, comment l'ordre et

[1] M. Cuénot.

l'organisation du monde jusque chez les êtres les plus petits n'exigeraient-ils pas l'intervention d'une puissance et d'une intelligence supérieures à celles de l'homme ? Cette puissance et cette intelligence résident chez un être qui a conçu et réalisé le monde et qui se nomme Dieu.

* *

Ainsi la signature de Dieu, auteur et organisateur du monde, apparaît à chaque pas. Il faut tout l'aveuglement et tout le parti pris de l'athéisme pour ne pas l'y reconnaître. Des païens, tels que Socrate, Cicéron, Sénèque, l'ont vue et signalée; un Voltaire lui-même avouait :

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

La science moderne a parfois voulu supprimer Dieu. Sa prétention se révèle insoutenable devant l'examen rapide auquel nous nous sommes livrés. De fait, les grands savants ont été ordinairement des esprits religieux, nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer. Rangeons-nous, m. f., à la suite de ces hommes sincères et offrons avec eux nos hommages d'admiration et de soumission à Dieu, auteur des grandes merveilles de la nature. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

III

LE SENS DE CETTE FÊTE

Mes frères,

Les cloches qui ce matin ont jeté dans les airs leurs notes les plus gaies, leurs carillons les plus joyeux, leurs envolées les plus solennelles, feront entendre ce soir leurs voix graves et leurs glas funèbres. Pourquoi ce contraste ? C'est que l'Eglise veut que la fête de tous les saints soit une fête de famille, et, dans son amour pour ses enfants, elle les réunit tous dans cette journée. Pour les saints c'est la fête d'un passé et d'un présent glorieux ; — c'est la fête des célestes espérances pour nos morts ; — c'est la fête de la vie future pour nous.

I

C'est la fête d'un passé glorieux, car les saints ne sont pas des êtres mythiques. Ils sont des êtres faits de chair et de sang comme nous, qui appartiennent à la grande famille humaine par leur corps et à la grande famille chrétienne par leur foi et leur baptême.

Nous fêtons sans doute tous ceux que l'Eglise a placés sur les autels, mais avec eux tous ceux qui, marchant sur leurs traces, sont arrivés au but que Dieu propose à tout homme : à la tête du cortège des saints, celle qui n'a jamais eu et n'aura jamais son égale, la Vierge Marie, les dominant tous par la pureté de sa vie et la gloire que son titre de Mère de Dieu lui a méritée ; les Apôtres qui, sur l'ordre du Maître, sont allés prêcher l'Evangile, et derrière eux, nous voyons les âmes qui, un jour, ont compris que l'apostolat est le devoir de tout vrai chrétien et sont devenues, elles aussi, des conquérantes.

Ce sont ensuite les martyrs. « Il n'y a pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Témoins du Christ pendant les grandes persécutions des premiers siècles, vous avez allumé ce feu divin dans l'âme de vos frères qui, dans tous les siècles et encore aujourd'hui sous les brûlants rayons du soleil ou dans les régions glacées, savent mourir pour être les témoins de Jésus-Christ.

Les Docteurs et les Confesseurs, qui ont enseigné les préceptes de la loi sainte et que nous voyons entourés de la foule des vrais chrétiens qui dans la vie n'ont jamais transigé avec le devoir.

Les Vierges, les purs que le monde a regardés avec étonnement, mais aussi avec admiration et respect, et qui dans le ciel forment le cortège de l'Agneau. « Plus on aura été pur sur la terre, plus on sera près de Jésus dans le ciel, » a dit le Curé d'Ars.

Oui, la Toussaint est la fête d'un passé glorieux. Les saints ont été parmi nous les âmes les plus délicates, les plus belles, les plus grandes que la terre ait jamais rencontrées. Ils ont méprisé ce que le monde offrait de vil, de bas, de mesquin. Ils se sont détachés de tout ce qui passe, ils se sont détachés d'eux-mêmes pour aimer ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui demeure, pour aimer le prochain plus qu'eux-mêmes et tout cela par amour de Dieu.

Aujourd'hui l'Eglise fête leur bonheur, car ces âmes que nous considérons comme déjà si belles ici-bas ont encore grandi dans le ciel.

Les ennemis de notre foi regardent les saints comme figés dans la contemplation de Dieu, dans l'oubli du passé, dans le silence où on leur accorde par grâce de chanter d'une même voix le même *Alleluia*, ou encore ils présentent sur les gradins de ce ciel étrange les Elus assis en ordre l'un près de l'autre... absorbés sans que rien les doive distraire de leur contemplation, et ils ajoutent : « Que font là ces fantômes ? Ah ! Christ, que ce paradis m'épouvante ! »

M. f., ces athées rêveurs n'ont rien compris de la doctrine chrétienne. Le bonheur du ciel, en effet, n'est pas un arrêt dans l'ascension des âmes, c'est, au contraire, l'épanouissement de toutes leurs facultés et de toutes leurs vertus. Sur terre les saints ont cherché la vérité, ils ont lutté pour la défendre, dans le ciel leur intelligence, plus que jamais active, découvre sans cesse en Dieu de nouvelles lumières. Ils vont, dit la Sainte Ecriture, « de clarté en clarté ; » sur terre ils ont rêvé d'idéal, ils ont cherché la beauté partout, dans la nature, dans les âmes, dans les gestes des hommes, et aujourd'hui, dans la beauté infinie de Dieu, ils découvrent des horizons sans cesse nou-

veaux qui renouvellent sans cesse leur ravissement.

Sur terre, leur cœur débordant de tendresse a battu pour tous ceux qu'ils approchaient ; aujourd'hui, dans le cœur de Dieu, ce besoin d'aimer trouve sa parfaite satisfaction et les porte à nous aimer plus encore qu'autrefois, car, dit S. Thomas, « les honnêtes raisons de l'amour ne disparaissent pas de l'âme des bienheureux. »

Vous le voyez, m. f., en célébrant la fête des saints, l'Eglise chante à la fois leurs triomphes du passé et leur gloire du présent.

II

La Toussaint est la fête des célestes espérances pour nos morts. Combien elle est triste, la fête des morts, pour ceux qui ne croient pas !

Devant ce tombeau qui renferme la dépouille d'un enfant, d'un jeune homme, d'un époux, que peuvent-ils penser ? Ils y viennent sans espérance, pas même celle de voir la lourde pierre se soulever pour le jugement à la fin des siècles, et ils se retirent un peu plus découragés qu'ils ne sont venus, puisque pas une prière n'a effleuré leurs lèvres, puisque tout est à jamais fini, à moins que, à la vue des croix environnantes qui gardent nos tombeaux, la bonté de Dieu ne fasse germer en leurs âmes cette pensée : est-il bien vrai qu'après la mort tout est fini ?

Pour nous, m. f., si nous allons jusqu'au cimetière déposer une fleur en témoignage de fidélité, c'est en Dieu que nous allons chercher nos morts ; nous les voyons dans le ciel où ils continuent de vivre, puisque Dieu a créé leurs âmes immortelles, puisque le baptême les a associés à la vie divine de Jésus-Christ, puisqu'ils se sont nourris ici-bas de la divine Eucharistie et qu'ils ont entendu Jésus leur dire : « Celui qui mange ma chair vivra éternellement. » Nous les voyons dans le ciel, inondés de gloire et de bonheur, mêlés au cortège des bienheureux, chantant l'hymne de la reconnaissance pour les bienfaits reçus. Nous les voyons en compagnie des saints qui furent nos aïeux, avec eux reconstituer là-haut la famille de la terre et en ce jour se réjouir à la pensée que nous sommes heureux de leur gloire et de leur bonheur ; dans leur affection pour nous, ils demandent à Dieu de nous attirer toujours plus près de lui.

S'ils ne sont pas encore arrivés au séjour céleste, nous voyons nos morts dans le purgatoire. C'est le lieu de la purification douloureuse. Hélas ! leur vie n'a pas été sans fautes, sans faiblesses, sans égarements. Leur âme n'a pas été sans attache exagérée aux biens d'ici-bas, à elle-même. Dieu n'a pas toujours été par elle le premier servi. Et nous savons qu'à cette heure, ne désirant plus rien que lui, n'ayant pas d'autres besoins que lui, nos disparus souffrent beaucoup d'être séparés de lui.

De ce lieu de souffrances, nos morts nous disent : « Ayez pitié de nous, priez pour nous, aidez-nous dans notre expiation, hâtez l'heure de notre délivrance. » Nous les voyons dans le purgatoire, embellis déjà par les faveurs divines, car, séparées de ce monde, ces âmes ne peuvent plus pécher, chaque heure de souffrance équivaut à une heure de purification.

Le temps, en elles, fait son œuvre et c'est une œuvre d'embellissement, de perfectionnement qui s'accompagne d'un espoir immense, car, pour nos morts, le purgatoire c'est le ciel en perspective, c'est le ciel assuré.

Aussi, m. f., cette fête des morts ravive en nous cette très douce espérance de retrouver un jour ceux qui nous ont devancés dans le trépas.

Mais en attendant, ne demeurons pas sourds à la plainte qui monte des ténèbres du purgatoire. Nos morts ne peuvent plus rien pour eux-mêmes. Ils attendent le secours de Dieu. Par nos prières, nos bonnes œuvres, nos pénitences, par le saint sacrifice de la messe, apportons un soulagement à nos chers disparus ; nous les voulons heureux, et leur bonheur aujourd'hui dépend, après Dieu, uniquement de nous.

III

La Toussaint, c'est la fête de la vie future pour nous. Entre les bienheureux et les pénitents, que sommes-nous ? L'Eglise nous le dit : des soldats, les soldats de cette guerre sans trêve qui se livre au fond de toutes les consciences humaines, de cette lutte commencée au premier éveil de la conscience et qui ne se termine qu'à l'heure du départ pour l'au-delà.

En sortirons-nous vainqueurs ? Mériterons-nous la vie glorieuse que les bienheureux possèdent et dont les pénitents ont l'assurance ? Pour vaincre, m. f., il faut être des saints. Que le mot ne vous effraie pas. La sainteté ne consiste pas à faire de grandes choses.

« Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un saint ? disait le Curé d'Ars. C'est un homme qui craint Dieu, qui l'aime sincèrement et qui le sert avec fidélité ; c'est un homme qui ne se laisse point enfler par l'orgueil ni dominer par l'amour-propre, qui est vraiment humble et petit à ses propres yeux, qui, étant dépourvu des biens du monde, ne les désire pas, ou qui, les possédant, n'y attache pas son cœur ; c'est un homme qui, possédant son âme dans la patience et la justice, ne s'offense pas d'une injure qu'on lui fait. Il aime son ennemi, il ne cherche pas à se venger. Il rend tous les services qu'il peut à son prochain, il partage volontiers son bien avec les pauvres ; il ne cherche que Dieu seul et méprise les biens et les honneurs de ce monde. C'est un homme qui est assidu aux offices divins, qui fréquente les sacrements et qui s'occupe sérieusement de son salut ; c'est un homme qui, ayant horreur de toute impureté, fuit les mauvaises compagnies autant qu'il peut, pour conserver purs son corps et son âme. C'est un homme qui se soumet en tout à la volonté de Dieu, dans toutes les croix et les traverses qui lui ar-

rivent, qui n'accuse ni l'un ni l'autre, mais qui reconnaît que la justice divine s'appesantit sur lui à cause de ses péchés. »

M. f., cette sainteté-là est à la portée de tous avec la grâce de Dieu.

Pour la posséder, il nous suffit de la demander sincèrement à Dieu dans la prière. Il ne peut pas nous la refuser, lui qui nous a créés pour son ciel, lui qui veut nous donner une place parmi ses élus.

* *

On a écrit à propos des fêtes de la Toussaint. En vérité, le sentiment qui doit demeurer par-dessus la mélancolie des autres, n'est-ce pas encore la joie que nous recommande l'introït de la Toussaint ?

Oui, m. f., malgré la mélancolie de ces jours sombres, réjouissons nous en Dieu, puisqu'il nous a créés pour son éternité. Réjouissons-nous en Dieu, puisque, pour nous tracer la route, il a fait marcher devant nous la longue et noble phalange des saints. Réjouissons-nous en Dieu, puisque nous retrouverons bientôt ceux qui sont partis avec le signe de la Rédemption, et vivons en bons chrétiens pour gagner une bonne mort et trouver, cette fois sans crainte de ne jamais plus les perdre, le bon Dieu, les nôtres, tous ceux que nous aimons. Ainsi soit-il.

IV

CE QUE SONT LES SAINTS POUR NOUS

Mes frères,

Au lendemain de la grande guerre, devant l'héroïsme prodigué pour sa défense, dans l'impossibilité où elle se trouvait d'épingler à la poitrine de chaque héros, ou de mettre sur chaque cercueil de l'immense hécatombe la Croix de guerre, la Médaille militaire ou la Légion d'honneur, la France eut un geste sublime.

Des champs de bataille, de ces champs désormais historiques et sacrés où sa jeunesse avait été fauchée comme les blonds épis à l'époque de la moisson, elle exhuma, sans choix, quelques-uns de ceux qui étaient morts pour elle. Puis, dans la citadelle de la ville martyre, transformée en chapelle ardente, un sous officier déposa au hasard, sur l'un des cercueils, une gerbe de fleurs. Et celui que le sort avait ainsi désigné fut transporté solennellement au cœur de la patrie, sur le tertre de l'Etoile, sous l'Arc de triomphe monumental où chaque jour maintenant ses compagnons de tranchée rallument la flamme du souvenir et où le monde entier se découvre et prie.

Sublime pensée, je le répète, et qui fit frissonner nos cœurs, celle d'honorer dans ce soldat inconnu toutes les bravoures anonymes et tous les héroïsmes sans nom dont fut faite la victoire.

Mais si pareille pensée est née du cœur de la France, c'est qu'elle est et qu'elle demeure, cette France, quoi qu'elle en ait, une nation chrétienne. Quatorze siècles de foi ont fait son âme nationale et on n'échappe pas du premier coup à l'emprise du passé. Fille aînée de l'Eglise, la France n'a fait que renouveler le geste de sa mère.

Dès le deuxième siècle de son âge, il y 1700 ans, l'Eglise avait institué la fête du saint « inconnu. » Aux premières années de son existence, elle avait commémoré fidèlement l'anniversaire de ses martyrs. Mais bientôt, tant de héros se levèrent pour sa défense et tant de martyrs lui apportèrent le témoignage de leur sang, que le calendrier devint trop étroit et qu'il fallut songer à une fête collective qui honorât, par son universalité, le nombre déjà incalculable de ses témoins. Puis, la victoire sur le paganisme gagnée et la paix solidement établie, le pape Boniface IV ordonna le premier transfert émouvant que nous avons renouvelé à l'Arc de triomphe de l'Etoile. L'antique Panthéon païen devint l'Eglise de la Bienh. Vierge Marie et des saints martyrs. Au cours des âges suivants, la fête s'étendit à tous les saints, aux prophètes et aux apôtres, aux vierges et aux confesseurs, aux saints sublimes et à ceux qui n'ont pas de nom. « La Toussaint, mot singulier, mais synthèse de l'immense pluriel des innombrables élus. La Toussaint, c'est la fête du saint inconnu [1]. »

Ainsi l'histoire contemporaine de la patrie nous aide à comprendre l'un des plus anciens rites de notre vieille et toujours jeune Eglise catholique.

C'est aussi à une antique prière de France que je voudrais demander les enseignements de cette fête.

La préface que l'on chante en certains diocèses à la messe de ce jour suggère en trois mots ce que sont, pour les fidèles, les bienheureux élus du ciel : un exemple de vie, *in conversatione exemplum ;* une fraternité d'âme, *in communione consortium ;* un secours d'intercession, *in intercessione subsidium.* Quel encouragement, quel réconfort, quel stimulant, par les routes difficiles et pénibles de la terre où chemine notre vie chrétienne, de penser que les saints nous offrent un modèle à notre portée, que nous ne faisons qu'une grande et même famille avec eux, et qu'ils nous sont des frères secourables, toujours prêts à nous venir en aide ! C'est la triple leçon qui se dégage de cette fête.

I

Certes, chaque fête de saint que l'Eglise célèbre au cours de l'année, au fur et à mesure que se déroule le calendrier liturgique, sonne, pour les âmes, l'appel à l'effort, au sacrifice, à la générosité, sur les pas de ces géants de la vertu, que ces fêtes nous offrent en modèles en même temps qu'elles commémorent leur souvenir. S. Pierre et S. Paul, S. Etienne et S. Laurent, S. Sébastien et tous les autres grands martyrs nous remettent sous les yeux l'exemple de la foi invincible ; Agnès, Cécile, Thérèse : visions légères et comme spirituelles de blancheur et de virginité, qui chantent le cantique de la pureté et de l'amour

[1] Pierre l'Ermite, *Croix,* 4 nov. 1923.

divin ; Geneviève, S. Louis, Jeanne d'Arc : l'humilité dans la grandeur et sacrifice de soi au service de la patrie.

Ainsi, au jour le jour, le fidèle vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire celui dont la vie d'âme, la vie divine, la vie chrétienne ne tient pas tout entière dans une messe du dimanche entendue à la hâte et dans une confession et une communion annuelles, mais dans l'union de la sphère supérieure de son âme avec le monde du ciel, *conversatio nostra in cœlis est*, celui-là entend l'invitation journellement répétée de ces héros de la sainteté : « *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*. Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été moi-même du Christ. » (I Cor., IV, 16).

Pourtant, m. f., il arrive souvent que les illusions de notre imagination affaiblissent la force et brisent l'entraînement de cet exemple.

Nous reprochons aux historiens de nos saints de trop idéaliser leurs héros, de les peindre sans passions ni faiblesses, d'en faire des sortes de demi-dieux, entre ciel et terre, sans contact avec notre humanité.

C'est un reproche que nous méritons nous-mêmes. Nous avons tendance à nous représenter les saints, les grands saints, ceux qui portent un nom que nous connaissons, comme des êtres à part, des privilégiés pour qui la sainteté fut facile, des natures portées d'elles-mêmes par la grâce toute-puissante de Dieu à ces sommets où ils nous apparaissent dans le demi-jour de l'irréel. Pour beaucoup, le saint c'est cela : un idéal, plus qu'un exemple.

Mais en cette fête de la Toussaint, voici que l'Eglise nous rappelle à la réalité. Elle fait passer sous nos yeux la vision entrevue par l'apôtre S. Jean : une multitude de saints, une foule immense : *turbam magnam*, un nombre incalculable : *quam dinumerare nemo poterat*, une assemblée de toute nation et de toute race, de tout âge et de tout tempérament, de tout milieu et de toute condition : *ex omni tribu et lingua et populo et natione*, des milliers et des milliers : *millia millium* Et devant cette apparition elle semble nous dire :

« La sainteté, un phénomène anormal, exceptionnel, extraordinaire ? Mais voyez donc cette multitude dont votre regard ne peut embrasser l'étendue ! Il y a là la Vierge et les vierges : celle qui a conquis invinciblement le cœur de Dieu : *invenisti gratiam*, et tous les cœurs purs qu'il avait par avance béatifiés : *beati mundo corde ;* mais il y a aussi tous les repentirs, tous les prodigues, toutes les Samaritaines et toutes les Marie-Madeleine qu'il n'avait pas voulu condamner. Il y a là les visages auréolés des prophètes, des apôtres, des docteurs qui furent la lumière du monde : *vos estis lux mundi ;* mais aussi les humbles, les petits, les ignorants selon le monde, dont le Fils de Dieu avait dit : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et les avez révélées aux petits. » (Math., XI, 25). Il y a les fronts purs des enfants que Jésus avait caressés et bénis en disant : « Le royaume du ciel leur appartient et à tous ceux qui leur ressemblent ; » mais encore toute la foule des jeunes filles et des jeunes gens, des hommes et des femmes, des vieillards qui avaient ému de pitié le cœur du Maître : « *Misereor super turbam*. »

Et l'Eglise poursuit :

« Le ciel des saints est comme le ciel de la terre, qui détache ses constellations visibles, auxquelles les savants ont donné un nom, mais qui déroule aussi, en dessous, la blanche traînée lumineuse de sa Voie lactée aux étoiles innommées, et dans les profondeurs des cieux inconnus, d'autres astres ignorés. Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat des étoiles ; même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile ; ainsi en va-t-il pour la résurrection des morts. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » (Jo., XIV, 2).

N'est-ce pas, m. f., que cette vision d'ensemble met en quelque sorte la sainteté à notre portée, qu'elle la rapproche de nous, qu'elle la proportionne à notre humanité ? C'est alors que l'on entend, plus pressante au fond du cœur, la voix qui poursuivait S. Augustin : « *Tu non poteris quod isti et istæ ?* Vraiment tu serais incapable de ce que ceux-ci et celles-là ont réalisé ? [1] » La sainteté n'est plus un idéal perdu dans les nuages, mais un exemple de vie à notre taille : *in conversatione exemplum*. Et de fait, ne sommes-nous pas de la famille des saints et les élus ne sont-ils pas nos frères ?

II

C'est une autre erreur de notre imagination de ne nous guère représenter les saints que sous l'auréole, dans l'immobilité extatique de nos verrières, à travers la transfiguration glorieuse du ciel. Alors ils nous semblent quelque peu étrangers, d'un autre monde que le nôtre, presque d'une essence différente.

Et pourtant la foi ne nous enseigne-t-elle pas qu'il n'y a qu'une seule et même grande famille humaine ? N'avons-nous pas appris au catéchisme qu'il n'existe qu'une Eglise : triomphante au ciel, souffrante au purgatoire, militante ou combattante sur la terre ? N'affirmons-nous pas au *Credo* notre foi au dogme de la Communion des saints, c'est-à-dire à l'unité spirituelle, mais très réelle, de l'humanité régénérée dans le Christ, notre Sauveur et notre Seigneur ?

Oui, nous ne formons qu'une assemblée, nous ne sommes qu'un seul corps mystique, nourri du même pain et désaltéré au même calice : *Unum corpus... multi sumus, qui de uno pane et de uno calice participamus ;* nous ne constituons qu'un même organisme, animé du même souffle de vie au ciel, dans le purgatoire et sur la terre, animé par la charité qui a été répandue dans nos

[1] *Conf.*, l. VIII, c. XI.

cœurs par l'Esprit Saint et qui est essentiellement la même au ciel, dans le purgatoire et sur la terre

Ce qui caractérise nos rapports avec les saints, ce n'est pas seulement le respect, la déférence, la vénération. Il faut qu'entre dans ces relations quelque chose de plus libre, de plus intime, de plus familier. J'ai bien dit : de plus familier ; c'est l'affection familiale qui doit régner entre nous, ce que nous appelons si justement la piété, d'un mot qui rappelle cette tendresse qui unit entre eux les membres d'une même parenté ; car les saints et les saintes du ciel sont véritablement nos frères et nos sœurs, comme véritablement la T. S. Vierge est notre Mère à tous et comme véritablement Dieu est notre commun Père.

Nous ne sommes pas des parents pauvres, déchus de notre rang, frustrés de l'héritage, mais seulement les plus jeunes de la famille, qui ont à maintenir l'honneur du nom et à faire leur avenir éternel, à l'exemple des aînés qui nous ont précédés. Les saints du ciel sont désormais et définitivement établis, tandis qu'il nous reste encore à faire notre carrière. Mais peut-être Dieu se penche-t-il aujourd'hui avec plus d'amour vers un de ses enfants de la terre qu'il ne se donne à tel élu du ciel, parce que ce benjamin de la grande famille porte plus d'espoir et d'avenir, qu'il aime Dieu plus entièrement que cet élu ne l'a aimé, qu'il est promis à un plus haut degré de gloire.

Nous sommes si réellement de la famille des saints, nous leur sommes unis par une affection si fraternelle, nous avons si bien la même destinée, que dès ici bas nous portons leur nom. L'Apôtre S. Pierre nous appelle une « nation sainte. » Dès les premières années de l'Eglise, alors que les disciples du Christ n'avaient pas encore reçu à Antioche le nom de « chrétiens, » on les appelait « les saints. » Quand S. Paul écrit aux évêques qu'il a préposés aux chrétientés fondées par lui, c'est le titre qu'il leur donne. Il les prie de saluer les saints, c'est-à-dire les fidèles de leurs Eglises. Et aujourd'hui encore, ne recevons-nous pas officiellement ce nom, puisque nous sommes compris dans cette grande famille où est la « communion des saints » ?

Pendant ces fêtes de la Toussaint, comme nous nous sentons vraiment en famille avec tous ceux qui ne sont plus, avec les saints du ciel et avec les âmes du purgatoire ! Les saints nous deviennent moins distants et les morts ne nous effraient plus. Un grand courant fraternel s'établit de la terre au ciel, du ciel au purgatoire, du purgatoire au ciel, courant fraternel de prières qui montent de la terre, de grâces qui descendent du ciel, de pardons qui remontent du purgatoire.

Aucune autre fête de l'Eglise ne nous donne aussi intense le sentiment de cette union très réelle de ceux qui ne sont plus avec ceux qui sont encore. Pensées, prières, cérémonies, traditions de ces jours s'accordent pour nous donner l'impression d'une même famille. C'est vraiment la fête de la fraternité des âmes : *in communione consortium.*

Pourtant, comme toujours, nous ne voyons, ou, plus exactement, nous n'entrevoyons ces vérités que dans l'ombre de la foi. Eux, nos aînés du ciel, les contemplent dans la pleine lumière de Dieu. Aussi, loin de nous rester indifférents, se penchent-ils sur nous en frères secourables : *in intercessione subsidium.*

III

Depuis que Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, la jeune carmélite de Lisieux, a quitté la terre, l'a-t-on assez répétée, la parole testamentaire de la si sympathique petite sainte : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre ; je ferai tomber une pluie de roses » !

Ce sentiment de piété fraternelle et cette promesse de pitié secourable que cette gracieuse enfant a si poétiquement exprimés et qu'elle a encore plus magnifiquement mis en pratique, cette pensée et cette résolution sont au cœur de tous les saints. Ne les croyons pas tellement abîmés dans la contemplation de Dieu et dans les joies de leur récompense, qu'ils nous oublient dans les délices de leur ciel. Ils s'intéressent à nous, ils nous suivent, ils prient pour nous.

Des mères de famille profondément chrétiennes, de saints fondateurs d'Ordres religieux, à l'exemple du Christ quittant ses Apôtres, consolent leurs enfants en larmes autour de leur lit de mort : « Ne pleurez pas ; je ne vous oublierai pas dans le ciel ; je vous serai encore plus utile au ciel que parmi vous. » Ce ne sont pas là de vaines paroles ni une fiche de consolation. C'est la réalité de notre foi qui nous enseigne que les saints du ciel sont des intercesseurs puissants en notre faveur auprès du bon Dieu et qui nous met leur nom sur les lèvres quand, désespérés du côté de la terre, nous allons nous jeter au pied d'une statue de quelque saint.

Ne sont-ils pas, ces saints, les disciples du Maître qui disait en quittant les siens : « Je ne vous laisserai point orphelins ; il vous est utile que je m'en aille ; je vais vous préparer une place » ? Et de même que Notre-Seigneur est remonté aux cieux afin d'intercéder pour nous, *ad interpellandum pro nobis,* ainsi ces frères secourables ne cessent de prier Dieu là-haut pour leurs cadets de la terre.

Ne sont-ils pas enfants de la divine Vierge Marie, de la Médiatrice de toutes les grâces, de cette Toute-Puissance suppliante dont l'intercession intervient pour chacune des faveurs que Dieu nous accorde ? Et ils se joignent aux prières de la mère commune en faveur des plus jeunes que nous sommes de la famille. Ne sont-ils pas les frères et sœurs des anges que Dieu a préposés à notre salut ? Et avec ces anges protecteurs, ils guident nos pas sur les routes difficiles ou dangereuses de ce monde.

Quelle force nous assurent toutes ces influences

en notre faveur des plus intimes amis du bon Dieu !

Notre-Seigneur promettait avec insistance, avec une insistance voulue : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert. » Il faisait de plus magnifiques promesses encore à la prière fraternelle : « Là où vous vous trouverez deux réunis pour prier en mon nom, je serai au milieu de vous. » Et voilà que cette fête de la Toussaint me fait entrevoir une assemblée, une foule, une multitude incalculable qui supplie Dieu, le Père des miséricordes, pour mon âme et pour mon salut.

Encore une fois, quel réconfort que la pensée de ces intercessions multipliées, *multiplicatis intercessoribus*, comme s'exprime l'Eglise elle-même, dans l'office de cette fête !

Dans une affaire pendante devant les juges ou pour l'obtention d'une place, pour appuyer sa requête, on cherche des témoins, on fait agir certaines influences, on s'assure des protections nombreuses. On sait bien que souvent on arrive, non par numéro d'ordre, mais surtout sur recommandation.

Certes, ce sont là mœurs humaines et loin de moi la pensée de les transporter dans l'exercice de la Providence divine. Ce serait anthropomorphisme de païen attardé. La justice de Dieu est justice intègre. Il ne fait acception de personne, il donne à chacun selon son mérite.

Pourtant, m. f., sans grand effort d'humilité, chacun de nous se sent si peu de chose en face de Dieu ; ils sont si peu reluisants, les titres que nous déclinons pour avoir la faveur de son audience et de ses bontés ; que dis-je ? à la pensée de nos péchés, nous avons tellement conscience d'être l'ennemi qui ne mérite que rigueur et représailles, qu'il fait bon, n'est-ce pas ? se savoir dans le ciel des amis, des amis sans nombre, qui sont aussi les amis de Dieu et qui veulent bien se constituer nos avocats, nos intercesseurs, nos protecteurs : *in intercessione subsidium*.

* *

M. f., avec Noël, avec les Rameaux, avec Pâques, la Toussaint est une de nos fêtes chrétiennes les plus populaires, une de nos solennités liturgiques les mieux fêtées, un de nos souvenirs religieux qui dit encore quelque chose à ceux qui ont oublié les autres.

Elle le doit à son voisinage avec le jour de la commémoraison des morts qui est son complément ; elle le doit au chrysanthème qui est sa fleur de saison et qui la symbolise ; elle le doit à cette atmosphère de famille dans laquelle elle nous replonge et dont notre individualisme exaspéré garde quand même la nostalgie.

Pourtant ce ne serait que sentimentalité, religiosité, romantisme de n'aspirer de cette fête que la bouffée d'air plus pur, plus doux, plus sain qui s'en dégage, comme une détente sous le ciel bas et sans azur de notre vie trop matérielle qui nous écrase et nous déprime.

J'ai dit : la Toussaint c'est la fête de l'innombrable saint inconnu.

A l'Arc de triomphe de l'Etoile, chaque soir on rallume devant la tombe du soldat inconnu la flamme du souvenir. Que la fête de la Toussaint rallume dans les cœurs chrétiens la flamme du souvenir.

Du souvenir d'exemples de vertus dont nous sommes capables, puisque des millions et des millions d'hommes, de femmes, d'enfants, pétris de la même chair et du même sang, travaillés par les mêmes passions, aux prises avec les mêmes difficultés les ont accomplis : *in conversatione exemplum*.

Du souvenir d'une destinée pareille à la leur à conquérir, au dessus et au-delà de nos rêves d'argent, de popularité et de paradis terrestres, puisque de toute éternité, comme eux, Dieu nous appelle à devenir des saints : *in communione consortium*.

Du souvenir de l'aide fraternelle qu'il nous tendent du haut de leur ciel, comme les frères plus grands donnent la main aux plus petits pour faciliter et accélérer leur marche : *in intercessione subsidium*.

Cela, c'est la Toussaint chrétienne, pleine de souvenirs, mais également chargée d'espérance. Ainsi soit-il.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

I

NOS MORTS ONT ÉTÉ CE QUE NOUS SOMMES,
NOUS SERONS UN JOUR CE QU'ILS SONT

Mes frères,

On dit que la foi s'en va. Il est possible qu'elle ne se manifeste plus par une vie aussi chrétienne qu'autrefois, et c'est regrettable ; mais elle n'en reste pas moins vivace au fond des cœurs. Je n'en veux pour preuve que la popularité de cette fête de la Toussaint que nous célébrons aujourd'hui.

Cependant, cette fête est bien mêlée de tristesse et empreinte de mélancolie ! L'époque de l'année où nous la célébrons y est pour quelque chose. En cette fin d'automne, le soleil descend à l'horizon et ne déverse plus sur la nature qu'une lumière pâle et une chaleur presque nulle. Partout les plantes agonisent, les arbres revêtent des teintes jaunes, ils commencent à joncher le sol de leurs feuilles mortes, bientôt ils ne se montreront plus à nous que dénudés et semblables à de grands squelettes. Partout la nature nous offre le spectacle de la mort. Et comme pour en accentuer la mélancolie, l'Eglise fait retentir ses glas funèbres et nous invite à l'accompagner au cimetière, séjour des morts.

Or, malgré sa mélancolie, cette fête de la Toussaint nous est chère, nous l'aimons et la célébrons avec plus d'empressement qu'aucune autre fête de l'année. C'est qu'elle nous rappelle des vérités tellement importantes que nous avons beau nous

étourdir et nous laisser absorber par les affaires de ce monde, elles réclament notre attention et s'imposent à nos réflexions.

Quelles sont donc ces vérités ? Les voici : Les saints que nous honorions ce matin, les âmes souffrantes pour lesquelles nous prions ce soir et prierons demain, tous ces chers morts ont été jadis ce que nous sommes, nous serons nous-mêmes un jour ce qu'ils sont maintenant.

I

Ils ont été ce que nous sommes. Comme nous ils sont nés ; comme pour nous les cloches ont chanté leur naissance et carillonné leur baptême ; comme nous ils ont grandi et sont devenus des jeunes gens pleins de vie et de beauté. Beaucoup d'entre eux ont passé leur jeunesse dans la piété et ont édifié leur paroisse par leur vie rangée et leur bonne conduite et bénis soient les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui qui leur ressemblent. D'autres, hélas ! l'ont passée dans le désordre et ont fait pleurer leurs parents par leurs égarements. Puis, comme vous, pères et mères, ils se sont établis, ils ont fondé une famille et eu des enfants pour lesquels il ont beaucoup travaillé. Pendant ce temps, la vieillesse est venue avec son cortège d'infirmités et enfin ils sont morts. Telle est leur histoire, telle sera la nôtre : ils ont été ce que nous sommes.

Les morts ont été ce que nous sommes. Ces maisons que vous habitez, ils les ont habitées ; elles ont été les leurs avant d'être les vôtres. Ces champs que vous cultivez, ils les ont cultivés, ils en ont été les propriétaires. Comme vous et avant vous, ils ont parcouru votre finage, ils l'ont sillonné en tous sens, ils en ont connu les moindres recoins, ils l'ont arrosé de leurs sueurs, ils en ont récolté les fruits et comme vous ils en ont rempli leurs greniers. Puis, tout d'un coup, ils ont disparu. Tous ces biens ont passé en d'autres mains qui les ont possédés pendant quelque temps pour les laisser pareillement à d'autres. Depuis qu'ils existent, ces champs, en combien de mains ils ont passé ! Combien, parmi ceux qui dorment au cimetière, ont dit comme vous, en les montrant, mais à titre tout aussi précaire : « Voilà mon champ » !

Les morts ont été ce que nous sommes. Notre vie est remplie de bien des tribulations. Aujourd'hui c'est la maladie qui vient nous visiter, demain ce seront des revers, des pertes qui nous attristeront. Les morts ont connu toutes ces épreuves, ils ont passé par toutes ces tribulations et ils en ont souffert tout comme nous.

Les morts ont été ce que nous sommes. Nous sommes tourmentés par des tentations auxquelles peut-être nous ne résistons pas toujours victorieusement ; nous avons à pleurer bien des faiblesses, à déplorer bien des chutes. Nos morts n'en ont pas été exempts. La vie fut pour eux comme pour nous un combat perpétuel, et dans ce combat eux non plus n'ont pas toujours été victorieux.

Les morts ont été ce que nous sommes. Il en est qui occupèrent des emplois et remplirent des charges. Dans cette place que j'occupe, des prêtres ont annoncé la parole de Dieu à vos ancêtres, pour eux ils ont offert le saint sacrifice chaque dimanche, ils leur ont administré les sacrements. Des maires se sont succédé à la tête de cette commune. Aidés par des hommes honorables désignés par la confiance de vos pères, ils ont géré, pendant de longues années peut-être, les intérêts de votre village et présidé à ses destinées. Ils ne sont plus. L'autorité dont ils étaient revêtus est passée à d'autres.

Oui, les morts ont été ce que nous sommes. Ils ont passé comme nous sur la scène du monde, ils y ont joué un rôle plus ou moins important, et ce rôle achevé ils ont disparu. Sur cette scène nous paraissons à notre tour, nous y jouons le rôle que la Providence nous a assigné, puis nous disparaîtrons comme eux, car s'ils ont été ce que nous sommes, un jour, bientôt peut-être, nous serons à notre tour ce qu'ils sont maintenant.

II

Et que sont-ils donc maintenant, ces chers disparus que nous avons connus, avec lesquels nous avons vécu pendant de longues années peut-être ? Car ils ne sont pas disparus et anéantis à tout jamais... Si je l'affirmais, votre *cœur* protesterait, car il sent bien que Dieu ne peut pas vous avoir unis pendant des années, et par des liens très étroits, à un père et à une mère bien-aimés, à des frères et sœurs chéris, à un époux ou à une épouse qui possédait toute votre affection, Dieu ne peut pas vous avoir donné des enfants qui étaient la chair de votre chair, pour vous en séparer à tout jamais et vous condamner à ne plus les revoir.

Votre *raison*, elle aussi, protesterait. Que diriez-vous d'un potier qui fabriquerait des vases, qui les modèlerait et les façonnerait avec amour, qui les peindrait et les décorerait avec art, puis, quand ils seraient terminés, s'armerait d'un marteau et les ferait voler en éclats ? Vous diriez que cet artisan-là est fou. Eh bien ! voilà ce qu'il faudrait dire de Dieu s'il ne nous avait tirés du néant que pour nous y replonger. Ce serait déraisonnable et ce serait souverainement injuste, car, quelle injustice d'assurer un sort semblable à une canaille et à un honnête homme, à l'innocent et au coupable, à l'assassin et à sa victime ? Qui, après cela, voudrait encore s'imposer des sacrifices pour être vertueux ?

Nos morts ne sont donc pas morts tout entiers. Où sont-ils alors ?

Leur corps est au cimetière, et vous vous rendrez en pèlerinage ce soir et demain sur la tombe qui le renferme. Quand leur âme l'eût quitté, vous lui avez rendu les derniers devoirs. On l'a apporté une dernière fois dans cette église pour lui rendre les honneurs de la sépulture chrétienne, puis vous l'avez conduit au cimetière, où il repose en attendant le grand jour de la résurrec-

tion, car le cimetière n'est qu'un dortoir et la mort n'est qu'un sommeil. Ces corps se réveilleront au son de la trompette des anges quand leurs âmes, revenant en prendre possession, les ranimeront et les vivifieront à nouveau.

Le corps de nos morts est au cimetière ; le nôtre y sera porté, lui aussi, un jour, car comme eux nous sommes poussière et condamnés à retourner en poussière. Que nous soyons jeunes ou vieux, pleins de vie ou de santé chétive, riches ou pauvres, revêtus de dignités ou de condition modeste, nous mourrons et nos corps iront au cimetière dormir leur dernier sommeil, comme l'ont fait nos pères. Car, si nous sommes ce qu'ils ont été, nous serons un jour ce qu'ils sont.

III

Le corps de nos morts est au cimetière, mais leur âme qui était la meilleure partie d'eux-mêmes, leur âme qui nous parlait par leur bouche, qui nous regardait à travers leurs yeux, qui nous écoutait et entendait nos paroles, leur âme qui donnait la vie et le mouvement à leur corps et qui fut cause, en partant, que ce corps ne fut plus qu'un cadavre, qu'est-elle devenue ?

Au sortir de ce monde, elle a comparu devant Dieu pour être jugée. Notre raison l'exige, puisqu'elle ne peut admettre que le coupable et l'innocent soient traités de même façon. Dieu, du reste, nous l'assure : « L'homme mourra, a-t-il dit, et après sa mort il sera jugé. »

Ce jugement, m. f., tout comme nos morts, il nous faudra le subir. Notre famille éplorée sera encore groupée autour de notre lit funèbre. Hésitante, elle se demandera si un souffle de vie soulève encore notre poitrine, que déjà notre âme sera devant Dieu et lui rendra compte de sa vie.

Au sortir du tribunal de Dieu, trois chemins s'ouvrent devant l'âme : le chemin qui conduit au ciel, celui qui conduit en purgatoire et celui qui mène en enfer. Lequel de ces chemins ont pris nos défunts ? Dans lequel de ces trois endroits sont ils en ce moment ? Ne parlons pas de l'enfer, m. f., en cette fête de tous les saints. Quoique Notre Seigneur nous affirme qu'elle est large et spacieuse, la voie qui conduit à la perdition, et que beaucoup trop la suivent, j'aime à croire que parmi ceux qui ont vécu et sont morts dans cette paroisse encore chrétienne bien peu l'ont suivie jusqu'au bout, cette voie de perdition. Sans doute, comme vous l'avez récité à leur chevet d'agonie, plusieurs ont eu leurs heures d'égarement, ils ont parfois succombé à la violence de leurs passions, mais enfin ils n'ont jamais renié ni le Père, ni le Fils, ni le St-Esprit, et tout au moins à l'heure de la mort ils ont demandé à Dieu pardon de leurs fautes. Que bon nombre d'entre eux soient encore en Purgatoire, c'est possible, surtout si nous les y délaissons et ne faisons rien pour les aider à en sortir. Mais un bien plus grand nombre, j'aime à le croire, sont au ciel parmi les saints dont nous faisons la fête. Et s'il plaisait à Dieu d'entr'ouvrir en ce moment le ciel à nos yeux ravis, comme il le fit pour l'apôtre S. Jean, comme lui, j'en suis sûr, nous nous écrierions : « *Vidi turbam magnam... quam dinumerare nemo poterat.* J'ai vu, entourant le trône de Dieu, une foule immense, telle que personne, sinon Dieu, ne pourrait la dénombrer. » Et parmi cette foule, tous certainement vous reconnaîtriez avec joie des parents, des ancêtres, des amis d'enfance, vous souriant et vous invitant à les rejoindre.

M. f., ces trois chemins s'ouvriront devant nous aussi, au sortir du tribunal de Dieu. Lequel prendrons-nous ? Sera-ce celui de l'enfer, de ce séjour des pleurs et des grincements de dents ? Si l'état de notre conscience nous donne lieu de le craindre, hâtons nous de nous réconcilier avec Dieu et de rentrer dans le chemin qui conduit au ciel Et le bonheur dont jouissent là-haut les saints desquels nous célébrons la fête sera un jour le nôtre ; ce qu'ils sont maintenant, nous le serons un jour, exempts, comme eux, de tous les maux et en possession de tous les biens, en compagnie, comme eux, du bon Dieu, de la Sainte Vierge et des saints. Cette fête qui est la leur deviendra la nôtre et vos enfants et vos petits-enfants, en la célébrant, se réjouiront de votre bonheur et se recommanderont à vos prières. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

3e LEÇON

Ier ARTICLE DU SYMBOLE

Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant,
Créateur du ciel et de la terre

Dieu

Q. 17. — *Qu'est-ce que Dieu ?*

R. — *Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, éternel, créateur et maître de toutes choses.*

Les différentes parties de cette définition seront expliquées au cours du chapitre. Remarquons dès maintenant que l'existence de Dieu est la première vérité que nous devons croire, parce que toutes les autres dépendent d'elle, ainsi que les devoirs à pratiquer et les moyens de sanctification à employer. Si l'on supprimait ce chapitre du catéchisme, tous les autres perdraient leur raison d'être. Si l'on se faisait de Dieu une idée différente de celle que nous allons nous en faire, plusieurs chapitres de notre catéchisme pourraient être supprimés ou transformés. Il est donc très important de bien comprendre ce que nous allons dire sur l'existence et la nature de Dieu.

§ 1er. — Son existence

Q. 18. — *Pouvons-nous connaître Dieu d'une manière certaine ?*

R. — *Oui, nous pouvons connaître Dieu d'une manière certaine, puisque toutes les créatures nous prouvent son existence.*

Mes chers enfants, il y a différentes manières de connaître l'existence et les qualités d'une personne ou d'une chose. Vous connaissez l'existence de vos parents, parce que vous les voyez chaque jour de vos yeux ; vous connaissez leur bonté, parce que vous recevez chaque jour aussi des témoignages de cette bonté. Si l'on vous montre une machine, une moissonneuse-lieuse par exemple, vous comprenez tout de suite que cette machine a été inventée et fabriquée par un homme intelligent ; bien que n'ayant jamais vu cet homme, vous ne doutez pas un moment de son existence. On vous parle à l'école de personnages historiques, comme Louis XIV ou Napoléon, de pays étrangers, comme le Japon. Vous n'avez jamais vu ces pays, ni ces personnages ; vous êtes sûrs cependant de leur existence, parce qu'elle vous est affirmée par un grand nombre de gens qui les ont vus et dont le témoignage est arrivé jusqu'à vous. Ainsi tous les êtres qui existent et qu'on nomme créatures vous permettent de connaître Dieu d'une manière certaine. Nous allons expliquer comment.

Q. 19. — *Comment les créatures prouvent-elles l'existence de Dieu ?*

R. — *Les créatures prouvent l'existence de Dieu parce qu'elles ne peuvent exister par elles-mêmes et que, s'il faut un ouvrier pour bâtir une maison, il a fallu un créateur pour faire de rien le ciel et la terre et pour y établir l'ordre et l'harmonie.*

Je reviens à l'exemple de la moissonneuse-lieuse. Si quelqu'un vous disait que cette machine n'a pas été fabriquée par quelqu'un, mais qu'elle s'est trouvée réalisée par le hasard, vous penseriez à bon droit qu'on veut se moquer de vous. Jamais vous n'avez vu un objet ou un travail se faire tout seul. Votre devoir ne sera fait que si vous prenez vos livres et vos cahiers et si vous exercez votre intelligence pour trouver la solution du problème posé et votre main pour transcrire cette solution sur le papier. Si votre maman n'a pas préparé le repas pour la famille, celui-ci ne se trouve pas prêt tout seul quand vous rentrez de l'école. De même l'existence de la terre, du soleil et de tous les astres suppose que quelqu'un les a créés, c'est-à-dire fabriqués. Voilà donc déjà prouvée l'existence de Dieu et même une de ses qualités, la puissance. Vous comprenez bien qu'il faut d'autant plus de puissance à l'ouvrier que le travail à exécuter est plus considérable. Pouvez vous imaginer un travail plus considérable et qui dépasse plus les forces humaines que la création de l'univers ?

Mais il y a plus. L'homme qui fabrique une machine ne fait que transformer des matériaux qui lui sont fournis par la nature. Ce n'est pas lui qui a fait le bois ni le fer dont il s'est servi. Le bois lui a été fourni par les arbres ; le fer a été tiré de la terre. Dieu au contraire n'avait pas de matériaux à sa disposition quand il a voulu créer le monde ; il a tout fait de rien, travail qui suppose une puissance telle qu'on n'en voit pas sur terre.

Nous allons encore découvrir une autre qualité de Dieu. Vous avez déjà assisté à une séance de cinématographe et vous avez été étonnés de voir des personnages se déplacer et gesticuler sur l'écran. C'était déjà difficile de fixer votre image sur le papier par la photographie ; c'est encore bien plus difficile d'enregistrer et de reproduire les mouvements. Vous dites : « Celui qui a découvert le moyen de faire cela était un malin, » c'est-à-dire un homme très intelligent. Pensez-vous qu'il ne fallait pas aussi être très intelligent pour créer le monde avec tous ses mouvements ? Vous savez en effet que notre terre tourne sur elle-même et autour du soleil. Tous les astres ont aussi leur mouvement : quand il y a une éclipse de soleil, l'obscurité que vous constatez alors s'est produite par le passage d'un autre astre devant le soleil dont il cache pendant un moment la lumière à nos yeux. Or tous ces mouvements se continuent à tout instant sans qu'il y ait jamais aucun détraquement dans le monde. Ne faut-il pas être très intelligent pour fabriquer une machine qui ne s'arrête et ne se détraque jamais ? Et puis, plus un objet est beau, plus il a fallu aussi d'intelligence pour le faire. Qu'y a-t-il de plus beau que nos campagnes au printemps quand la verdure et les fleurs commencent à apparaître, que le ciel avec toutes ses lumières, sa Voie lactée, pendant une nuit d'été ? Tout cela suppose donc une intelligence supérieure.

Ainsi, parce que dans l'univers tous les objets sont exactement à leur place, de façon à ne pas se gêner entre eux et à ne pas provoquer le détraquement (c'est ce que le catéchisme appelle l'ordre) et parce que cet ordre a été organisé de telle façon que l'ensemble soit très beau (c'est l'harmonie), nous sommes obligés d'admettre que l'auteur de tout cela est un être très intelligent. Si nous pensons que tout cela a été fait pour le plaisir et l'utilité de l'homme (pensez à l'utilité de la lumière, de la pluie et du soleil qui font pousser vos moissons), nous découvrons une troisième qualité de Dieu, la bonté.

Vous voyez, mes chers enfants, que l'existence du monde prouve 1° l'existence de Dieu, 2° plusieurs de ses qualités : sa puissance, son intelligence, sa bonté.

Q. 20. — *Trouvons-nous en nous-mêmes une preuve de l'existence de Dieu ?*

R. — *Oui, nous trouvons en nous mêmes une preuve de l'existence de Dieu, car notre conscience suppose un maître qui nous commande le bien et nous défend le mal.*

Lorsque vous avez été sur le point d'accomplir un acte défendu, n'avez-vous pas entendu au dedans de vous comme une voix qui vous avertissait : ceci est mal, il ne faut pas le faire ? Et si, malgré cet avertissement, vous avez commis l'acte défendu, la même voix ne s'est elle pas de nouveau fait entendre pour vous adresser des re-

proches ? Que vous dit-elle encore, cette voix ? Que vos bonnes actions seront récompensées, les mauvaises punies.

Vous allez me dire, sans doute : « Mais si je sais que telle action est bonne et mérite une récompense, que telle autre est mauvaise et mérite une punition, c'est que vous me l'avez enseigné au catéchisme. »

D'abord je ne vous ai pas donné un catalogue de toutes les bonnes actions et de toutes les actions défendues ; mais prenons un homme élevé en dehors de la religion, qui, comme on dit, ne croit ni à Dieu ni à diable ; cet homme-là n'entendra donc jamais cette voix intérieure ? Eh bien ! si ; lui aussi l'entendra. D'ailleurs un mécréant serait très fâché que vous lui disiez : « Puisque vous ne croyez pas à Dieu, vous n'avez pas de conscience. » Il prétend bien en avoir une et il vous répondra : « Si je n'obéis pas aux commandements de Dieu et de l'Eglise, auxquels je ne crois pas, j'obéis du moins à ma conscience. »

Peut être me direz vous aussi : « Je sais qu'il est défendu, par exemple, de voler, parce qu'il y a une loi humaine connue de tout le monde pour le faire savoir ; je sais que le vol est puni, car je connais l'existence des gendarmes, des tribunaux et des prisons. »

Oui ; mais il y a des choses défendues par la conscience qui ne sont ni défendues ni punies par les lois humaines : une pensée blasphématoire ou impure n'est pas défendue ni punie par le Code civil et cependant votre conscience vous la reproche. Par contre il y a des actes défendus et punis par la loi civile et que votre conscience ne vous reproche pas : vous n'aurez pas de remords pour avoir circulé en bicyclette sans lanterne après la tombée de la nuit. La conscience n'est donc pas un écho de la loi civile.

Qu'est-elle donc ? Toute voix suppose une personne qui parle. Toute défense, toute promesse de récompense ou menace de punition suppose un maître qui a le droit de défendre et de punir, et le pouvoir de récompenser. Quelle est donc cette personne qui parle, ce maître qui défend ? Puisque nous ne le trouvons pas parmi les hommes, il faut bien aller le chercher ailleurs. C'est Dieu. La conscience est la voix de Dieu qui parle en nous. Elle nous prouve donc, elle aussi, l'existence de Dieu.

Q. 21. — *A-t-on toujours cru à l'existence de Dieu ?*

R. — *Oui, dans tous les temps et dans tous les pays on a cru à l'existence de Dieu.*

Que vont donc faire au loin les missionnaires, si tous les pays croient à l'existence de Dieu ? — Etes-vous déjà allés à Paris ou seulement à la ville voisine ? Avant d'y aller, vous saviez que cette ville existait et vous vous la représentiez à votre façon. Quand vous en êtes revenus, vous avez été obligés d'avouer que vous ne croyiez pas « que c'était comme cela. » La ville est plus grande, plus belle que vous ne le pensiez ; vous y avez vu des magasins, des objets, des personnes que vous ne vous représentiez pas. Ainsi tous les peuples croient à l'existence d'un être supérieur qu'ils appellent Dieu ; mais beaucoup s'en font une idée fausse, comme vous de la ville voisine. Ce qui prouve que tous les peuples croient et ont toujours cru en Dieu, c'est l'existence chez tous de temples, de prêtres, de cérémonies religieuses. Il n'y a pas un peuple, si arriéré soit-il, chez qui vous ne rencontriez cela ; les explorateurs et les missionnaires de tous les temps et de tous les pays sont tous d'accord là dessus.

N'y a-t-il donc pas chez nous des hommes qui prétendent ne pas croire en Dieu ? Oui, il y en a ; mais bien souvent ils le prétendent par respect humain : ils ont peur qu'on se moque d'eux s'ils vont à la messe, se mettent à genoux, font leurs Pâques ; ils croient donc bien en Dieu, mais n'osent pas l'avouer. Pour d'autres, c'est l'intérêt ou l'ambition qui les amène à affirmer qu'ils ne croient pas en Dieu : ils craignent de perdre leur place, de ne pas obtenir la décoration convoitée, s'ils affichent leur foi ; ceux-ci, comme les premiers, croient aussi en Dieu, mais n'osent pas non plus l'avouer. Ce qui prouve que cette attitude n'est pas sincère, c'est le grand nombre de ces prétendus incroyants qui reçoivent les sacrements avant de mourir.

En voici encore une autre espèce : ce sont ceux que le bon Dieu gêne. Si l'on croit en Dieu, il faut obéir à sa loi, mener une vie honnête et pure : cela les gêne. Alors ils essaient de trouver toute sorte de prétextes pour nier l'existence de Dieu. Ce qui gêne beaucoup de ceux-là, c'est la confession : ils ont de grosses fautes à accuser et ils n'osent pas les faire connaître à un confesseur. Le saint Curé d'Ars vit un jour arriver dans son église un monsieur à l'allure très importante. Il avait entendu dire des choses extraordinaires sur ce petit curé de campagne et, poussé par la curiosité, il venait voir. Le Curé d'Ars le prend par le bras et, lui montrant le confessionnal, l'invite à s'y agenouiller : « Monsieur le Curé, dit l'homme, je ne suis pas venu pour me confesser ; je n'ai pas la foi. — Mettez vous là, mon ami. — Encore une fois, je ne crois pas en Dieu. — Mettez vous là, confessez-vous ; nous verrons ensuite. » L'homme, bon gré mal gré, fut obligé de s'exécuter. Le saint Curé l'aida à faire sa confession et, quand ce fut fini, il lui demanda : « Et maintenant ? » L'homme avoua qu'il n'avait plus aucune objection contre l'existence de Dieu.

En admettant qu'il y ait quelques incrédules sincères, ils sont très peu nombreux, et l'exception n'empêche pas la règle générale d'exister. Si un sot vous déclare qu'il ne croit pas à l'existence de la Chine ou de l'Amérique, vous le laisserez avec sa sottise, son avis n'empêchera jamais ces deux pays d'exister.

Tous les hommes, à part peut-être de très rares exceptions, croient à l'existence de Dieu. C'est

donc que cette croyance s'impose à l'esprit humain, comme s'impose la croyance à l'air et à la lumière.

Une dame recevait un jour dans son salon un monsieur qui aurait voulu la convaincre que Dieu n'existe pas. N'y parvenant pas, il dit à la maîtresse de maison : « Je n'aurais pas cru être le seul à ne pas croire en Dieu. — Mais, répondit cette dame, vous n'êtes pas le seul. Mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement, ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter ! »

Q 22. — *Dieu a-t-il manifesté lui même son existence ?*

R. — *Oui, Dieu a manifesté lui-même son existence, quand il s'est revélé aux premiers hommes, à Moïse et aux prophètes, et surtout en la personne de son Fils, Jésus Christ.*

Nous venons de parler de gens qui ne croient pas en Dieu ou, du moins, qui prétendent ne pas y croire. On leur demande, comme de juste, leurs raisons ; beaucoup répondent : « Je ne crois qu'à ce que je vois. » C'est une sottise de plus. Nous ne voyons pas l'air au milieu duquel nous vivons, l'électricité qui nous éclaire ; nous ne voyons pas notre intelligence ni celle de nos semblables. Voilà des êtres que personne n'a jamais vus, que personne ne verra jamais, et qui cependant existent.

Mais cette raison serait moins valable encore, si possible, si on l'employait pour nier l'existence de Dieu, car Dieu s'est manifesté aux hommes, on l'a vu sur terre. Remarquons tout d'abord qu'à défaut de nos propres constatations, celles d'autrui sont suffisantes, lorsqu'elles sont entourées de garanties sérieuses. Il y a des hommes qui ont vu Dieu ; ils sont nombreux ; ces manifestations ont été souvent répétées, les témoignages que nous possédons sur ces événements sont sérieux. Donc aucun motif de mettre en doute leur valeur.

Au paradis terrestre, Dieu venait fréquemment converser avec nos premiers parents ; il apparut à Adam après le péché originel, pour lui demander raison de sa désobéissance, aux patriarches, notamment à Abraham ; il se révéla également à Moïse sur le mont Sinaï, et aux prophètes à qui il confiait des missions à remplir. Enfin le Fils de Dieu, Dieu lui-même, a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, il a vécu trente-trois ans sur notre terre, il a parlé, mangé avec les hommes ; Jérusalem l'a vu dans son temple et sur sa croix au Golgotha. Enfin on l'a revu pendant quelques semaines après sa résurrection. Nous avons sur ces événements le témoignage de l'Ecriture Sainte, spécialement de l'Evangile, et même celui de plusieurs autres profanes. Vous savez d'ailleurs que Jésus a prouvé qu'il était Dieu par ses miracles, dont le plus grand est celui de sa propre résurrection. Sur aucun personnage de l'antiquité nous ne possédons de renseignements aussi précis, aussi abondants et aussi sûrs.

Il faudrait ajouter à ces manifestations les apparitions dont certains saints ont été favorisés. Je n'en citerai qu'une, des plus connues, celle du Sacré Cœur à sainte Marguerite-Marie, à Paray-le-Monial. Dans d'autres cas, ce sont des envoyés de Dieu qui sont venus parler aux hommes en son nom. Les apparitions d'anges ont été fréquentes dans l'Ancien Testament. Dans des temps plus récents, de nombreuses apparitions de saints et de saintes sont absolument prouvées. Celles de la Sainte Vierge, en particulier sur notre terre de France, sont connues de tout le monde : Pontmain, La Salette et surtout Lourdes ont reçu le témoignage de Marie sur Dieu et son Fils, Jésus.

* *

Tirons de tout ceci une conclusion : les preuves de l'existence de Dieu sont si nombreuses et si fortes que seul le manque de bonne volonté ou de bonne foi peut empêcher les hommes de les accepter. Ceux qui refusent de croire en Dieu ou qui agissent comme s'ils n'y croyaient pas courent un risque sérieux de perdre leur âme. La charité nous invite à ne pas nous désintéresser de ces malheureux, surtout s'il y en avait dans notre famille. Nous prierons donc le bon Dieu de les éclairer et de leur donner le courage de professer ouvertement leur foi.

---

§ 2. — Sa nature

Q. 23. — *Pourquoi dit-on que Dieu est un pur esprit ?*

R. — *On dit que Dieu est un pur esprit, parce que c'est une intelligence qui n'a pas de corps.*

On distingue les êtres qui existent en êtres vivants et non vivants. A leur tour les vivants se subdivisent en êtres doués d'intelligence ou dépourvus d'intelligence. Ces derniers sont les végétaux et les animaux ; quant aux êtres doués d'intelligence, ils comprennent les hommes, les anges (bons ou mauvais) et Dieu. Les hommes occupent la place intermédiaire entre les animaux d'une part, et les anges d'autre part : comme les animaux ils ont un corps fait de matière ; comme les anges, ils ont une âme qui n'est pas matérielle, c'est-à-dire qui ne peut être saisie par aucun de nos sens. Les anges sont donc à un degré plus élevé que l'homme ; ils n'ont pas de corps matériel. Je dis que par là ils sont plus parfaits comme nature que les hommes ; en effet, chez l'homme, l'âme et le corps forment un composé qui peut se désagréger (c'est ce qui arrive à la mort) et dont l'une des parties, le corps fait de matière, étant elle-même composée de divers éléments, peut à son tour se désagréger (c'est ce qui arrive au cadavre par la décomposition). Les anges, eux, ne sont pas sujets à ces deux infirmités. Ils sont de purs esprits : le mot « esprit » indique, comme nous le disions, un être qui, n'étant pas formé de matière, ne peut être perçu par aucun sens, ni vu, ni touché, ni entendu. Le mot « pur » veut dire : sans mélange

de matière. Le vin pur est celui qui n'est pas mélangé d'eau ou d'une autre substance. Ainsi le pur esprit est uniquement esprit ; c'est ce qui le distingue de l'homme qui est à la fois esprit et matière.

Dieu étant placé bien au-dessus des anges eux-mêmes, doit donc posséder la nature la plus parfaite de toutes, c'est-à-dire être lui aussi un pur esprit. Cela ne veut pas dire que les anges sont ses égaux, car nous allons étudier plusieurs « attributs » qui n'appartiennent qu'à lui.

Disons tout de suite ce qu'il faut entendre par « attributs de Dieu. » Jusqu'ici nous avons confondu pratiquement « attributs » et « qualités ». Ce n'est cependant pas exactement la même chose. Une qualité, la douceur par exemple, peut exister à un degré éminent, à un degré moyen, ou ne pas exister chez un homme, cela ne change pas sa nature d'homme composé d'un corps et d'une âme, l'un avec ses organes, l'autre avec ses facultés. L'attribut, au contraire, ne peut pas ne pas exister ; s'il n'existait pas, la nature de l'être serait modifiée par suite de cette absence.

Les attributs de Dieu font donc partie essentielle de sa nature divine. Le langage humain éprouve de la difficulté à exprimer la nature de Dieu, car l'intelligence de l'homme ne peut pas la comprendre parfaitement : l'homme fini ne peut pas saisir Dieu infini. Aussi est il obligé de se servir d'expressions qui sont très imparfaites : ainsi nous venons de dire que les attributs de Dieu font partie essentielle de sa nature. N'allez pas, à cause de ce mot « partie, » vous imaginer un assemblage de plusieurs éléments dont l'ensemble constituerait Dieu ; en Dieu il n'y a point de parties.

Q. 24. — *Pourquoi dit-on que Dieu est infiniment parfait ?*

R. — *On dit que Dieu est infiniment parfait parce qu'il a toutes les perfections sans limites.*

Si vous considérez vos camarades présents ici, vous vous apercevez qu'il y a entre eux beaucoup de différences : celui ci a une santé plus robuste ; celui-là est plus intelligent ; cet autre est plus sage ; un quatrième est plus travailleur, etc. Cela veut dire que vos camarades, et vous pas plus qu'eux, ne possèdent la perfection complète : chacun ne possède pas toutes les qualités possibles et surtout ne possède celles qu'il a qu'à un degré souvent modeste. Tâchez de réunir par la pensée, si vous le pouvez, toutes les qualités ou perfections possibles ; portez-les à un degré tel qu'on ne puisse pas en imaginer de plus haut : vous aurez l'idée des perfections de Dieu, telle que nous pouvons l'avoir. Puisque nous avons placé en lui toutes les perfections possibles, au plus haut degré possible, il va sans dire que nous avons supprimé toute imperfection, si faible soit elle.

Q. 25. — *Pourquoi dit-on que Dieu est éternel ?*

R. — *On dit que Dieu est éternel parce qu'il n'a pas commencé et ne finira jamais.*

Nous constatons que les hommes occupent dans l'espace une place qui peut varier d'un moment à l'autre, mais qui pour un moment donné est unique, c'est-à-dire qu'un même homme ne peut pas, à moins d'un miracle, être en deux endroits au même moment. Dieu au contraire est présent partout.

De même l'homme occupe dans le temps une place bien déterminée, déterminée par le jour, l'heure, la minute de sa naissance et par le jour, l'heure et la minute de sa mort. Il y a donc eu une longue série d'années et même de siècles pendant lesquels cet homme n'existait pas. Dieu, lui, a toujours existé et il existera toujours.

Pour Dieu il n'y a pas de temps. Le temps suppose une succession de minutes, d'heures, d'années ; le temps suppose aussi un commencement, ensuite des changements, — changements qui sont tantôt un accroissement (l'enfant qui grandit, se fortifie et devient homme), tantôt un dépérissement (le vieillard dont les forces déclinent et qui approche de plus en plus de la mort), — puis une fin. Or en Dieu il n'y a ni commencement, ni changements, ni fin. Il est toujours semblable à lui-même ; il vit dans un éternel présent.

Q. 26. — *Pourquoi dit-on que Dieu est créateur ?*

R. — *On dit que Dieu est créateur parce qu'il a fait de rien, par sa propre puissance, tout ce qui existe.*

Le monde n'a pas toujours existé. Il fut un temps où il commença d'exister ; avant ce temps-là il n'y avait rien, ni terre, ni soleil, ni étoiles, ni anges ; seul Dieu existait. Or Dieu voulut que le monde fût ; désir facile à réaliser, puisque Dieu peut tout ce qu'il veut. Il créa donc le monde, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué (cf. nº 19), qu'il le fit sans se servir d'aucune matière déjà existante ; il le tira du néant.

Le Symbole des Apôtres dit que Dieu est créateur du ciel et de la terre. Par « ciel » il faut entendre non seulement le firmament et ses astres, mais encore les êtres vivants qui habitent le ciel, c'est-à-dire les anges ; par « terre » il faut entendre aussi tout ce que la terre contient ou supporte : les minéraux, l'eau, les plantes, les animaux et les hommes. Tout cela ne fut pas créé en une seule fois, mais Dieu suivit un ordre qui est indiqué dans le premier de nos Livres saints, la Genèse, celui qui raconte précisément la création et les débuts du monde.

Voici ce récit :

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, » c'est-à-dire toute la matière qui devait servir à former la terre et les astres. C'était encore une masse sans forme spéciale, elle ne renfermait encore rien ; l'obscurité régnait partout.

« La terre était informe et vide. Les ténèbres couvraient l'abîme et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux... »

Il va perfectionner son œuvre en six jours. Ces jours ne sont pas des jours de vingt quatre heures,

comme les nôtres, mais des espaces de temps beaucoup plus longs.

« Dieu dit : Que la lumière soit ! et la lumière fut... Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit ; et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le premier jour.

« Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. — Et Dieu fit l'étendue... Dieu appela l'étendue ciel. Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le second jour.

« Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. — Et cela fut ainsi ; Dieu appela le sec terre et il appela mer l'amas des eaux... Puis Dieu dit : que la terre fasse pousser du gazon, des herbes portant semence, des arbres à fruits produisant, selon leur espèce, du fruit ayant en soi la semence, sur la terre. — Et la terre fit sortir du gazon, des herbes portant semence selon leur espèce, et des arbres produisant, selon leur espèce, du fruit ayant en soi sa semence... Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le troisième jour.

« Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils soient des signes, qu'ils marquent les époques, les jours et les années, et qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre. — Et il en fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles... Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le quatrième jour.

« Dieu dit : Que les eaux foisonnent d'une multitude d'êtres animés, et que les oiseaux volent sur la terre, sur la face de l'étendue du ciel. — Et Dieu créa les grands animaux aquatiques, et tout être animé qui se meut, foisonnant dans les eaux, selon leur espèce, et tout volatile ailé selon son espèce... Et Dieu les bénit, en disant : Soyez féconds et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer et que les oiseaux se multiplient sur la terre. — Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le cinquième jour.

« Dieu dit : Que la terre fasse sortir des êtres animés selon leur espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes de la terre selon leur espèce. — Et cela fut ainsi... Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur les reptiles qui rampent sur la terre. — Et Dieu créa l'homme à son image... Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le sixième jour. Ainsi furent achevés le ciel et la terre et toute leur armée. Dieu eut achevé, le septième jour, l'œuvre qu'il avait faite, et il se reposa le septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. »

Nous devons admirer et adorer la toute puissance et la bonté infinie de Dieu qui a créé de rien le monde entier ; n'imitons pas quantité d'hommes qui ne songent qu'à profiter de tout pour leur plaisir ou leur utilité, sans jamais remercier Celui qui a mis tant de belles et bonnes choses à leur disposition.

Q. 27. — *Pourquoi dit on que Dieu est maître ou Seigneur de toutes choses?*

R. — *On dit que Dieu est maître ou Seigneur de toutes choses, parce que les créatures n'existent que par lui et dépendent toutes de lui.*

Mes enfants, vous vous amusez parfois à fabriquer un jouet : un traîneau ou une arbalète rudimentaire, un cerf-volant de papier ou un sabre de bois, peut-être une crèche ou un petit autel. Vous avez mis, à fabriquer cet objet, toute votre application et tout votre savoir-faire, et vous êtes tout fiers de faire savoir qu'il est de vous, donc à vous. De même l'homme qui confectionne un meuble, un outil, un appareil, prétend bien, lui aussi, que cet objet lui appartient. Il a le droit, comme vous pour votre jouet, de le garder, de le vendre, de le donner ou même de le détruire. Et cependant ce jouet et cet outil n'ont pas été faits de rien : il a fallu prendre du bois, du fer, du papier, que sais-je ? pour les fabriquer. Si dans ces conditions vous estimez que l'objet vous appartient, et c'est exact, à plus forte raison le bon Dieu a-t-il le droit d'affirmer que l'univers lui appartient, puisqu'il l'a fait de rien. Toutes les créatures dépendent donc de lui en ce sens qu'il a le droit de leur conserver l'existence ou de les détruire et d'exiger d'elles l'obéissance à sa volonté.

Voilà ce que beaucoup d'hommes ne veulent pas admettre : que Dieu ait le droit de leur commander et qu'ils aient le devoir d'obéir. C'est tout simplement de la folie ; ils s'en rendent si bien compte que souvent ils essaient de se persuader que Dieu n'existe pas, pour se dispenser d'avoir à lui obéir. Vous vous souvenez que nous avons parlé récemment des hommes que le bon Dieu gêne (cf. n° 21) et qui cherchent des prétextes pour ne pas lui soumettre leur volonté. Refuser la soumission c'est commettre un acte déraisonnable ; reconnaissons toujours au contraire que Dieu est notre maître, puisque c'est de lui que nous tenons l'existence et la vie. On a dit que l'homme n'est grand qu'à genoux devant Dieu ; c'est bien vrai, car cet acte d'adoration prouve son intelligence, son bon cœur et sa bonne volonté

Q. 28. — *Dieu voit il tout ?*

R. — *Oui, Dieu voit tout : le passé, le présent, l'avenir et jusqu'à nos plus secrètes pensées.*

Nous avons dit que Dieu est infiniment parfait. Or il manquerait quelque chose à sa perfection s'il ne voyait pas tout ; il ignorerait certaines choses. Mais l'ignorance est une imperfection ; on ne peut donc pas l'admettre en Dieu. Aussi l'homme peut cacher ses pensées et ses sentiments à son semblable, il peut le tromper en mentant ; il n'arrivera jamais à cacher quoi que ce soit à Dieu ni à le tromper.

Vous avez lu et peut être appris par cœur le poème intitulé *La Conscience*. Caïn, après avoir tué son frère Abel, entend la voix de Dieu qui parle dans sa conscience. Il essaie de fuir, de se cacher, de s'étourdir pour ne plus entendre cette voix et ne plus sentir le regard de Dieu posé sur lui ; c'est en vain. Finalement il fait creuser une tombe et y descend :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Puisque Dieu nous voit sans cesse et connaît jusqu'à nos plus secrètes pensées, ne commettons jamais le mal sous prétexte que nous ne serons pas punis puisque personne, dans le cas présent,